

**Petron am Hof zu Hannover im Jahr 1702
mit einem Nachwort über J. Bernays.**

In den ausgewählten Briefen von Leibnitz, welche IGH. Feder herausgegeben hat (*commercii epistolici Leibnitiani typis nondum vulgati selecta specimina*, Hannover 1805), befindet sich am Schluss ein Theil der Correspondenz, welche der berühmte Mann mit der Prinzessin Luise von Hohenzollern gewechselt hat. Der erste dieser Briefe, datirt Hannover 25. Febr. 1702, liefert der kranken Prinzessin einen Bericht über den dortigen Carneval, an dem die Königin in Preussen damals Theil nahm und nicht wenig Gefallen hatte, auf der Königin ausdrücklichen Befehl, welcher mit dem Gout der Prinzessin übereinkam, wie diese in ihrer Antwort aus Hechingen 5. April mit Dank für Leibnitzens angenehme Beschreibung versichert. Der Bericht thut Erwähnung der Masken und Bälle, des Spiels und der Komödie, welche einander ablösten, des Wechsels der Vergnügungen, und schildert dann eingehend einen Mimus, der für den Philologen sei es allgemein wegen des Einflusses der halbverstandenen Antike auf Geschmack und Neigung jener höchsten Gesellschaft, sei es speciell verglichen mit dem Original, das bald genau wiedergegeben bald stark romantisch ausgeführt und umgebildet erscheint, ein eigenthümliches Interesse hat. Leibnitz schreibt darüber S. 466 ff.:

On fit un festin dernièrement à la Romaine, qui devoit représenter celui du célèbre Trimalcion, dont Petrone a fait la description. Le Trimalcion moderne étoit Mr. le Raugrave, et sa femme Fortunata étoit représentée par M^{delle} de Poelnitz qui dispoit toutes choses, comme l'ancienne Fortunata dans la maison de son Trimalcion. Il y avoit des lits pour les conviés, dont les principaux étoient la Reine, Monseigr. l'Electeur et Msgr. le duc Erneste Auguste. Mais Madame l'Electricce, Msgr. le Duc de Zell et d'autres principautés n'y vinrent que pour voir. On voyoit les trophées d'armes de Trimalcion, c'étoient des bouteilles vidées. Il y avoit aussi quantité de devises qui marquoient ses belles qualités, sur tout son courage et son esprit. Lorsque les conviés entroient dans la salle, un esclave crioit *le pied droit devant*. On étoit déjà placé dans les lits, et Eumolpe récitoit les louanges en vers du grand Trimalcion, lorsqu'il arriva lui même, porté sur une machine, précédé des chasseurs, tambours, musiciens, esclaves, et tout cela faisoit bien du bruit. On chantoit de vers à sa louange, comme p. e.

A la cour comme à l'armée on connoit sa renommée.

Il ne craint point les hazards ni de Bachus ni de Mars. Ses grandes actions de Pescaret, de Vienne et d'autres lieux, et particulièrement la maniere dont il s'étoit pris pour ammolir le coeur de Madame de Winzingerode, comme Annibal les rochers des Alpes, étoient les sujets des vers. En cette manière ayant fait plus d'une fois le tour de la salle, comme en triomphe, il se plaça sur son lit et se mit à manger et à boire, invitant les conviés fort gracieusement à l'imiter. Son écuyer tranchant s'appel-

loit Monsieur *Coupé*, afin que disant *coupé* il pût l'appeller et commander en même tems. C'étoit comme le *Carpus* dans *Petrone*, à qui le maître disoit *carpe*, ce qui signifie autant que coupez. On vit une poule dont les oeufs lorsqu'on les ouvrit furent sur le point d'être jettés, car on crut qu'il y avoit des poussins, mais c'étoient des ortolans. On vit des petits enfants portant des pâtés, et des oiseaux s'envolant d'un autre pâté que les chasseurs reprirent. Un âne portant des olives et plusieurs autres figures extraordinaires, qui diversifioient le festin et surprennent les spectateurs; le tout à l'imitation de l'original romain. Il y avoit même un *Zodiaque* avec des mets qui répondoient aux douze signes, et *Trimalcion* se mit à débiter là-dessus une fort plaisante astrologie. *Fortunata* fut appelée plusieurs fois avant que de se vouloir mettre à table, car tout rouloit sur elle. *Trimalcion* étant en humeur de cracher érudition fit apporter le catalogue de sa bibliothèque burlesque, et à mesure qu'on nommoit les livres en lisant le catalogue, il en disoit les beaux endroits, ou en faisoit la critique. On ne but que du *Falerne*, et *Trimalcion*, qui préfère celui de *Hongrie* à tout autre, se ménagea pourtant assez pour l'amour des conviés. Il est vrai, qu'à l'égard de ses nécessités il ne se contraignit point. Car se trouvant pressé, il sortit et entra en cérémonie. D'ailleurs un pot de chambre de grandeur énorme, où il auroit pu se noyer la nuit, le suivoit par tout. Il disoit que c'étoit celui que *Bachus* avoit jetté à la tête d'un géant pour le terrasser dans la *Gigantomachie*, quand le grand *Encelade* voulut escalader le ciel. Enfin contemplant sa félicité et la vanité en même tems des grandeurs de ce monde, il fit apporter et lire son testament; où il ordonnoit comme il vouloit être enterré, et quel monument on lui devoit dresser, et faisoit des legs, le tout d'une manière assez drôle. Il affranchit ses esclaves, qui pendant la lecture du testament faisoient des grimaces et des exclamations lamentables. Mais dans le festin même il donna sur le champ la liberté à celui qui s'appelloit *Bachus*, faisant le fier de ce qu'il avoit des dieux en sa puissance. L'esclave alla prendre d'abord le chapeau, marque de la liberté. Lorsque le maître buvoit, ces mêmes esclaves faisoient un bruit qui ressembloit au bruit de canons, ou plutôt au tonnerre de *Jupiter*, qui étoit de bon augure s'il venoit de coté gauche. Mais au milieu de la réjouissance la déesse de la discorde y jetta une de ses pommes. Une querelle s'éleva entre *Trimalcion* et *Fortunata*, il lui jetta un verre, et on eut de la peine à les accorder. On en vint pourtant à bout, le tout se termina le plus agréablement du monde. La procession avec des corps de chasse, tambours, instruments de musique et chants, finit comme elle avoit commencé. Et pour ne rien dire de *Fortunata*, on peut dire que *Trimalcion* s'est surpassé lui-même. Je voudrois qu'on en fit une description plus complète pour réjouir V. A. S. Pour moi j'ai voulu me servir de cette occasion à fin de marquer etc.

Wenn dem geehrten Leser diese Mittheilung aus vergangenen Zeiten angenehm oder nützlich scheint, so möge er zugleich er-

fahren, dass die Anregung dazu von einem Manne kam, den Belesenheit, Geist und Geschmack zu einem Urtheil über philologische Fragen wie kaum einen Andern befähigten, der abgesehen von dem Ehrenplatz, den er in der Geschichte unsrer Wissenschaft behaupten wird, um diese Zeitschrift besonders grosse Verdienste sich erworben hat, nicht allein durch die in derselben gedruckten Beiträge, gehaltreiche eindringliche anziehende Abhandlungen vornehmlich aus früheren Jahren, und feine treffende Monita die er gerne ohne seinen Namen ausgehen liess, sondern durch seine hervorragende Betheiligung an der Redaction, von der auch der Titel mehrerer Bände des Museums Zeugniß ablegt, mit und neben Ritschl und Welcker, und durch seine stäte Fürsorge für das wissenschaftliche Gedeihen des von ihm miterzogenen Kindes, die sich bis in seine letzten Tage durch wohl bedachte Rathschläge und wohl wollende Censur zu erkennen gab. Jacob Bernays starb am 26. Mai, keine Sechzig alt, ganz unerwartet, wenn auch zwischen Leben und Tod mehrere Tage der Bewusstlosigkeit und Auflösung lagen, kaum hatte er für seinen 'Phokion', mit dem er eben die Freunde beschenkt, noch ein Wort des Danks entgegen nehmen können. Nicht mit allen Wegen und Mitteln der heutigen Philologie war er einverstanden, von den letzten Decennien lenkte er den Blick lieber zurück zu der ersten Hälfte dieses Jahrhunderts, zu Heroen wie Scaliger und Casaubonus, seine Aeusserungen über die junge Sprachwissenschaft und einige andere Theile des Gebiets das uns beiden angelegen war und das er, in peripatetischen Gesprächen zu behandeln liebte, entsprachen nicht den jetzt giltigen oder meinen Anschauungen; aber ein grosser Kenner und ein Kenner des Grossen, getränkt aus den edelsten Quellen des Alterthums, bewandert in der Literatur moderner Völker, gewaltig unter den Mitforschenden und ein würdevoller Tyrann der 'Mitredenden' von sehr weitem und sehr scharfem Blick, weise und gerecht und frei von vielen Banden, mit welchen äusseres Leben oder eigene Gelüste bestricken und das Urtheil der Machthaber auch in wissenschaftlichen Dingen gefangen nehmen, wog dieser Eine mehr als Hunderte. *οἴκοι μένειν δεῖ τὸν καλῶς εἰδυῖμονα* pflegte er zu citiren, Haus und Universität waren ihm Eins fast im strengsten Wortsinne, das Weichbild Bonns hatte er seit 10 Jahren nicht verlassen (letztmals zu einem Besuch von Johannes Brandis in dessen nahe gelegener Villa am Rhein); der Einsamkeit ergeben, las und bedachte er unendlich viel, sinnend und rathend über Politik und Judenthum, Philosophie und gelehrte Welt, den Geist spannend ohne Nachlass bis das Hirn tödtlich geschlagen ward. Ein gut Theil seiner Oikonomia betraf dies Museum, so stehe denn hier auch dies Gedenkzeichen für ihn in Dankbarkeit und Wehmuth gesetzt von einem Schüler, Collegen und Freunde.

F. B.

 Verantwortlicher Redacteur: Hermann Rau in Bonn.

 Universitäts-Buchdruckerei von Carl Georgi in Bonn.
 (30. Juni 1881.)